



COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Lusignan, le 24 septembre 2015

Cap'vert : une journée technique pour valoriser l'herbe dans les systèmes d'élevage caprins

Jeudi 24 septembre 2015 à Lusignan, une journée technique, destinée aux éleveurs et techniciens caprins, permettra d'échanger autour d'ateliers thématiques sur la valorisation de l'herbe dans les systèmes d'élevage caprins. Elle présentera également les résultats obtenus dans le cadre du Réseau d'expérimentation et de développement caprin REDCap et les expérimentations en cours de la plateforme expérimentale Patuchev de l'Inra.

Le Poitou-Charentes est la plus importante région caprine française : 34 % des chèvres laitières y sont élevées et l'industrie y transforme 44 % du lait collecté en France. L'enjeu des systèmes d'élevage caprins est de gagner en autonomie énergétique et alimentaire, afin de concilier performances économiques et environnementales.

La journée Cap'vert présentera les enjeux de recherche et développement pour la filière caprine, puis proposera six ateliers d'échanges à 11h, 14h30 et 15h30 pour découvrir, comprendre, questionner les intervenants chercheurs, techniciens et éleveurs :

- De l'herbe pour les chèvres, des euros supplémentaires pour l'éleveur !
- Faire du bon foin pour les chèvres !
- La prairie multi-espèces : une opportunité pour l'éleveur de chèvres ?
- Le pâturage des chèvres : un peu, beaucoup, passionnément...
- Le séchage en grange : une assurance récolte, mais à quel prix ?
- Réussir son désaisonnement pour maîtriser sa production

Jeudi 24 septembre de 9h30 à 16h30 à Lusignan (Inra Les Verrines – Patuchev)

Patuchev : un dispositif expérimental pour concevoir et évaluer des systèmes d'élevage caprins performants et durables

L'Inra a créé le dispositif expérimental Patuchev pour intégrer la prairie dans les systèmes de production et pour augmenter la part d'herbe pâturée et/ou récoltée dans la ration. Trois systèmes indépendants, représentés chacun par un troupeau de 60 chèvres et 10 hectares de surfaces cultivées, sont évalués à long terme. Ils diffèrent par leur période de reproduction et leur type d'alimentation à base d'herbe cultivée.

REDCap : un réseau d'élevages caprins moteur pour le développement de l'autonomie alimentaire et la valorisation de l'herbe

Le réseau REDCap regroupe 34 élevages de Poitou-Charentes et des Pays-de-la-Loire. Créé suite à un appel à projets de la Région Poitou-Charentes dans le cadre du Réseau d'excellence caprine, il vise à développer l'alimentation à l'herbe et l'autonomie alimentaire des élevages caprins, en interaction avec le dispositif Patuchev de l'Inra.

Contacts scientifiques

Caillat Hugues
Responsable du dispositif Patuchev
Unité expérimentale Ferlus
Inra Poitou-Charentes
05 49 55 61 77
hugues.caillat@lusignan.inra.fr
www.poitou-charentes.inra.fr/patuchev

Jérémie Jost
Animateur Redcap
Institut de l'élevage
05 49 44 74 94
jeremie.jost@idele.fr
<http://redcap.terredeschèvres.fr>

Contact presse

Pérennès Armelle
Chargée de communication
Inra Poitou-Charentes
05 49 55 61 39
communication@lusignan.inra.fr
www.poitou-charentes.inra.fr



La journée technique Cap'Vert bénéficie du soutien financier de :



et du soutien technique de :



Membres de :





FICHE DE PRESSE

Lusignan, le 24 septembre 2015

De l'herbe pour les chèvres, des euros supplémentaires pour l'éleveur !

Atelier A

Aujourd'hui, la plupart des élevages caprins sont moins autonomes que les autres productions herbivores. Quand l'autonomie alimentaire globale est en moyenne de 85 % en élevage bovins lait, elle n'est que de 70 % chez les caprins livreurs de lait et de 55 % chez les fromagers (chiffres Institut de l'Élevage). La quantité d'herbe utilisée dans les rations affecte directement l'autonomie alimentaire et économique des élevages, l'occupation des surfaces et la qualité des produits. Par ailleurs, l'herbe sous forme de foin, ne constitue qu'un appoint fibreux dans la ration des chèvres et donc est souvent sous-utilisée (pour exemple, l'herbe représente 40 % de la ration des chèvres dans le réseau Grand-Ouest d'INOSYS-Réseaux d'Élevage – valeur moyenne entre 2007 et 2013). L'augmentation durable du coût des matières premières utilisées dans l'alimentation des caprins, des aléas climatiques de plus en plus fréquents, une demande de la part des consommateurs et citoyens de produits respectueux de l'environnement, mettent la question de l'autonomie alimentaire et protéique des exploitations caprines au cœur des préoccupations des éleveurs et des filières.

Le revenu de l'éleveur augmente avec l'autonomie alimentaire

Inosys-Réseaux d'Élevage suit chaque année 130 élevages caprins, en tant que fermes de référence. L'analyse des données technico-économiques récoltées entre 2007 et 2013 chez les éleveurs caprins laitiers (hors pastoraux) montre que lorsque le niveau d'autonomie alimentaire augmente, le coût global de l'alimentation des chèvres diminue et la rémunération de l'éleveur augmente. Entre les éleveurs peu autonomes (moins de 40 % d'aliment de la ration des chèvres produit sur l'exploitation) et des éleveurs très autonomes (plus de 70 %), on constate une diminution de 60€/1000L du coût nourri et une augmentation de 70€/1000L de lait produit de la rémunération permise pour l'éleveur !

Chercher à améliorer ses revenus, *via* l'autonomie alimentaire, nécessite d'avoir une approche globale du système d'élevage. Les leviers d'action sont nombreux et complémentaires. Il peut s'agir de travailler sur la conduite de l'alimentation du troupeau, sur le choix des espèces végétales à cultiver, sur les rendements et la qualité des fourrages...

Travailler la thématique de l'autonomie alimentaire sur son exploitation est un enjeu fort pour l'éleveur de chèvre (comme le montre les chiffres précédents), mais l'objectif n'est évidemment pas d'atteindre 100 % d'autonomie ! L'enjeu est de trouver le bon compromis et la bonne adéquation entre son sol, son troupeau, les conditions de vie recherchées et la rémunération souhaitée.

Intervenants :

Nicole Bossis et Jérémie Jost (Institut de l'Élevage), Julia Chemarin (Chambre d'agriculture de la Vienne), Angélique Roué (Chambre d'agriculture des Deux-Sèvres)



FICHE DE PRESSE

Lusignan, le 24 septembre 2015

Faire du bon foin pour les chèvres !

Atelier B

La valorisation des fourrages dans la ration est un levier important pour gérer le coût alimentaire dans les élevages. En 2013, INOSYS-Réseaux d'Élevage a montré que le coût de l'alimentation en fourrages, du champ à la bouche de l'animal, est de 158€/t de MS, soit deux fois moins que le coût des concentrés achetés et distribués.

Les foins de luzerne et de multi-espèces sont de bons supports pour construire une ration caprine, car ils sont lactogènes, et apportent la fibrosité nécessaire à la rumination. Ces foins, bien réussis, sont particulièrement appétents pour les chèvres et permettront de limiter l'apport en concentrés protéiques. La plaquette technique *Faire du bon foin pour les chèvres !* publiée par REDCap, rappelle que l'implantation de la prairie et la récolte sont deux phases clefs pour réussir son foin !

Une coupe haute pour préserver la prairie et la qualité sanitaire...

La hauteur de coupe doit être comprise entre 5 et 8 cm du sol. En dessous de 5 cm : il existe un risque sanitaire par introduction de terre dans le fourrage. Par ailleurs, la faible quantité de matériel végétal laissé en place pénalise le redémarrage de la prairie, voire sa pérennité.

La récolte des légumineuses doit se faire au stade bourgeonnement, c'est-à-dire lorsque environ 50 % des bourgeons sont formés au champ. Pour la pérennité de la luzerne, il faut veiller à laisser fleurir une fois par an. Pour les graminées, le stade optimal est début épiaison et dans le cas de prairies multi-espèces, il est nécessaire de raisonner selon l'espèce dominante ou selon l'espèce la plus précoce.

Un matériel de récolte adapté aux feuilles fragiles...

Le matériel utilisé devra être peu agressif, afin de conserver un maximum de feuilles, riches en matière azotée. Privilégiez ainsi un fanage tôt le matin (avant la levée de rosée) ou tard le soir. Les faucheuses conditionneuses à doigts, ainsi que les andaineurs à soleil, sont moins agressifs pour la luzerne. Réussir son foin nécessite de maîtriser la conduite de la prairie, et ainsi considérer cette dernière comme une culture à part entière du système d'élevage caprin !

Un outil pour estimer la valeur alimentaire du foin

Pour connaître la valeur alimentaire des foins, l'analyse biochimique reste la mesure la plus précise mais celle-ci peut représenter un coût élevé dans le cas d'une grande diversité. C'est pourquoi, l'Institut de l'Élevage a adapté aux caprins et informatisé à des fins de formation, un outil de formation pour observer et apprécier une hiérarchie des valeurs alimentaires des foins développé par le GIS id64, Syndicat Ossau Iraty, 2009. Cette grille d'évaluation visuelle et qualitative d'un foin pour les chèvres sera présentée lors des 3 sessions de l'atelier B.

Intervenants :

Rémi Couvet (Saperfel), Théophile Soulard (ACE 17-85), Jean Legarto (Institut de l'Élevage)



FICHE DE PRESSE

Lusignan, le 24 septembre 2015

La prairie multi-espèces : une opportunité pour l'éleveur de chèvres ?

Atelier C

L'association de différentes espèces de graminées et légumineuses présente de multiples avantages pour améliorer l'autonomie fourragère et la durabilité des systèmes d'élevages. Face au changement climatique et aux variations importantes de température, elle peut contenir des espèces s'adaptant à des périodes de fortes disponibilités en eau et d'autres à la sécheresse. La capacité des légumineuses à fixer l'azote présent dans l'air permet un apport gratuit aux graminées et donc de peu ou pas compléter avec de l'azote minéral. Elle permet également de limiter l'achat d'intrants en apportant directement des protéines par le fourrage utilisé dans la ration des chèvres. Enfin, un nombre plus important d'espèces permet à ce type de prairies de mieux s'adapter à l'hétérogénéité intra-parcellaire du sol et offrir une valeur alimentaire régulière sur la saison.

A l'échelle des rotations de cultures, la prairie multi-espèces bénéficie à la structure et fertilité des sols, permet de limiter le développement des adventices et des maladies et présente des atouts pour l'environnement en augmentant la biodiversité et diminuant les émissions de gaz à effet de serre. Sur le plan économique, le coût de la semence varie 170 à 250€ HT/ha, soit 43 à 63€ HT/ha an.

Un lit de semences soigné...

Toutefois, réussir l'implantation de la prairie est essentiel. Il faudra veiller à semer au bon moment : au printemps ou fin-août/début septembre, dès que possible. Le lit de semences devra être bien préparé : fin et rappuyé en surface pour être favorable au semis de petites graines ; meuble et homogène en profondeur pour assurer le développement du système racinaire. Une conduite simplifiée après une céréale est ainsi conseillée, pour conserver la structure du sol en profondeur (déchaumage, outil à dents ou Covercrop puis rouleau). Les espèces prairiales se sèment à faible profondeur : 1,5 cm maximum. Un passage de rouleaux favorisera le contact sol-graine, et donc la levée.

Il faut également veiller à choisir des espèces appétentes pour la chèvre et tenir compte de la compétition qu'il peut exister entre espèces et variétés au cours de périodes-clés pour la prairie. Par exemple, la luzerne et la fétuque élevée sont des espèces très appréciées par la chèvre mais, ayant une durée d'implantation lente, elles peuvent être très vite concurrencées par un trèfle violet ou un ray-grass hybride. Depuis 2010, le dispositif expérimental Patuchev de l'Inra met en place 3 mélanges prairiaux pour évaluer son intérêt pour les caprins et ceci, sous différentes formes d'exploitation (pâturage et/ou fauche) et de valorisation (vert ou foin ventilé). Les premiers résultats (journées AFPP 2014) indiquent une valeur moyenne de matières azotées totales de 16,6 % et 0,74 UFL avec un rendement moyen de 10,3 tonnes de MS/ha pour l'un des mélanges et ceci sans apport d'azote minéral. En complément, deux mélanges prairiaux sont actuellement suivis dans le cadre du Réseau d'expérimentation et de développement caprin (REDCap) chez 9 éleveurs de Poitou-Charentes et des Pays-de-la-Loire. Les références (composition botanique, rendements, valeurs alimentaires) acquises sur les 45 ha implantées en 2014 et 2015, serviront aux éleveurs de base de travail pour adapter la composition de leurs propres mélanges prairiaux.

Intervenants : Bernadette Julier (Inra), Aude Brachet (Chambre d'agriculture du Maine-et-Loire) et Sébastien Bessonnet (Chambre d'agriculture de Charente-Maritime)



FICHE DE PRESSE

Lusignan, le 24 septembre 2015

Le pâturage des chèvres : un peu, beaucoup, passionnément...

Atelier D

Pour répondre directement aux exigences d'autonomie alimentaire et économiques des élevages caprins, à l'occupation des surfaces et des territoires et au développement de fromages valorisés sous signe de qualité, le pâturage s'avère une solution intéressante. Dans une situation où des surfaces proches de la chèvrerie sont accessibles, cette technique permettra de diminuer significativement l'utilisation de concentrés dans la ration et contribuera à réduire la consommation d'énergie directe et indirecte en élevage. L'animal récolte son fourrage et épand ses déjections évitant ainsi les consommations liées à la récolte et à la distribution des fourrages, et en partie la gestion des effluents.

L'herbe pâturée ou utilisée en vert constitue un fourrage d'une très haute valeur alimentaire grâce une densité énergétique et protéique élevée. Au printemps, une prairie de Ray Grass/Trèfle blanc, par exemple, présente une valeur alimentaire de 1 UFL et de 120g de PDIN par kg de matière sèche (MS), soit l'équivalent d'un concentré de type « chèvre laitière » à 18 % de Matière azotée totale (MAT). Les achats d'aliments se trouvent alors réduits par la pratique du pâturage. Le coût de production de cette herbe pâturée avoisine les 0,03 et 0,04€/kg de MS contre un prix d'achat compris entre 0,20 et 0,24€/kg pour un concentré de production. En période de lactation et de pâturage, l'apport optimisé de concentré à l'auge varie entre 0,5 et 0,8kg par chèvre et par jour. Sans pâturage, cet apport dépasse, souvent largement, 1kg de concentré par jour soit une possibilité de réduction importante de la charge alimentaire au pâturage, dans la mesure où les fourrages pâturés sont de bonne qualité. Le pâturage peut prendre différentes et quelques heures de pâturage peuvent rapidement se traduire par une diminution de la quantité annuelle de concentrés utilisés.

Toutefois, des nématodes vivent sur les prairies et, une fois ingérés par la chèvre, infestent son appareil gastro-intestinal. La chèvre est une espèce très sensible au parasitisme qui peut affecter de manière importante son niveau de production. Cette contrainte du parasitisme représente le principal facteur limitant à l'utilisation et au développement du pâturage dans les systèmes d'élevages caprin. La conduite du pâturage doit donc impérativement tenir compte de cette contrainte au travers d'une gestion intégrée du parasitisme. Grâce aux travaux menés par l'Anses, le Civam du Haut-Bocage et l'Inra (projet Strep – métaprogramme Gisa), des actions conjointes peuvent être mises en œuvre sur l'ensemble du cycle du parasite, en renforçant les défenses de la chèvre (ration équilibrée, génétique), en régulant la population de vers adultes (traitements sélectifs, utilisation de plantes à action anthelminthique) et régulant la source de contamination (gestion du pâturage et du parcellaire). En lien avec les éleveurs du Civam du Haut-Bocage, la plateforme expérimentale Patuchev a mis en place un suivi mensuel de groupe et trimestriel par individu du niveau d'infestation parasitaire permettant d'évaluer les choix techniques appliqués (pâturage tournant rapide, alternance pâturage/fauche, traitements sélectifs, plantes contenant des tanins condensés dans les mélanges prairiaux) et d'utiliser le pâturage pour assurer la durabilité des systèmes d'élevages caprins.

Intervenants : Hugues Caillat (Inra), Carine Paraud (Anses), Félix Muller et François Marquis (Civam du Haut-Bocage)



FICHE DE PRESSE

Lusignan, le 24 septembre 2015

Le séchage en grange : une assurance récolte, mais à quel prix ?

Atelier E

Le séchage en grange, encore peu développé dans les élevages caprins de Poitou-Charentes et des Pays-de-la-Loire, permet de produire un aliment de qualité en s'affranchissant partiellement des aléas climatiques. L'infrastructure équipée d'un capteur solaire construite sur la plateforme Patuchev de l'Inra, vise à conjuguer rentabilité économique et respect de l'environnement en évaluant les performances permises par cette technique.

Comment fonctionne le séchage du foin en grange ?

La technique est originaire des montagnes de la Suisse et de l'Est de la France. L'objectif : préserver la qualité de l'herbe verte. L'herbe est récoltée à un stade précoce et le foin engrangé avec 45 à 60 % de matière sèche, limitant le temps de séchage au champ (environ 48 h) et les altérations chimiques et mécaniques (faneuse, UV, rosée...). Les pertes de valeur alimentaire sont ainsi minimales. Le foin termine de sécher en grange, via un air chaud soufflé par dessous.

Quels sont les facteurs clés pour réussir son séchage en grange ?

Avoir une bonne maîtrise agronomique de la prairie et gérer une ration à base de foin ventilé

Modifier et maîtriser son système fourrager est essentiel, afin d'engager au mieux le changement de système. Trouver le bon compromis entre valeur alimentaire, fibrosité physique et capacité à sécher, est un véritable jeu d'équilibriste, pour savoir quelles espèces planter ! Certaines, comme les ray-grass et le trèfle violet, séchent mal et collent dans le séchoir. Il faut privilégier les espèces diploïdes, moins riches en eau, et conserver des espèces moins feuillues pour laisser au foin une certaine fibrosité physique. Les éleveurs privilégient la prairie multi-espèces, pour ses intérêts agronomiques, sa flexibilité de conduite et la complémentarité des espèces. Quant à la conduite alimentaire du troupeau, elle devra être adaptée, en ajustant l'apport de concentrés aux quantités et à la qualité du foin ventilé apporté. Il faudra aussi favoriser la rumination, par l'apport de fourrage fibreux.

Apprendre la technique de séchage du foin en grange

L'éleveur doit maîtriser la technique, ce qui demande souvent un apprentissage. Visiter d'autres installations est vivement recommandé. La réussite tient à trois facteurs clés : faucher précocement (dès le début de l'épiaison ou du bourgeonnement) puis toutes les 6 semaines en période de pousse, afin de ne pas se laisser dépasser par l'herbe ; respecter le dimensionnement et la capacité du séchoir lors des fauches ; et ventiler tout le temps lors de l'entrée du foin puis fractionner le séchage.

Bien réfléchir son investissement !

D'après les résultats d'une enquête réalisée par le réseau REDCap en 2014, installer un séchage en grange implique un gros investissement : entre 100 et 250 k€ selon la taille du troupeau, essentiellement pour construire la structure (bâtiment, cases de 6m³ par chèvre, capteurs : environ 65€/m³, soit 400€/chèvre), mais aussi pour s'équiper en matériel de manutention (griffe) et de séchage (ventilateurs). Outre une faucheuse, la récolte nécessite une autochargeuse. Il faut donc avoir une bonne marge brute et maîtriser la conduite de son troupeau et de ses prairies, avant d'envisager un tel investissement. Enfin, le bâtiment doit faciliter l'accès de l'éleveur aux différents types de foin et leur distribution. Là encore, la visite de plusieurs installations est recommandée. Les éleveurs enquêtés sont confortés dans leur choix du foin ventilé, avec selon eux des conditions de travail plus agréables.

Intervenants : Benoit Ranger (Inra), Virginie Tardif (Élevage conseil Loire Anjou), Lucie Quilleré (Segrafo)



FICHE DE PRESSE

Lusignan, le 24 septembre 2015

Réussir son désaisonnement pour maîtriser sa production

Atelier F

Devant les besoins du marché en lait de chèvre tout au long de l'année et les fluctuations annuelles du prix du lait, la maîtrise du désaisonnement en élevage caprin est essentielle. De nombreuses techniques de reproduction sont disponibles telles que les traitements lumineux, la synchronisation des chaleurs et le groupage par effet mâle.

Des stratégies de reproduction adaptées existent pour chaque période de l'année. Le choix de l'une d'entre elles se détermine en fonction des contraintes et des objectifs de l'éleveur (groupage, synchronisation, organisation du travail, respect de cahier des charges...).

La saison sexuelle, qui débute à l'automne lorsque la durée du jour diminue, est la période où les femelles présentent des ovulations et des comportements de chaleur spontanés. Cette activité diminue ensuite pour s'arrêter au printemps et pendant l'été, ce qui correspond à la période de repos sexuel ou d'anoestrus.

La manipulation de la photopériode avec un traitement lumineux permet de maîtriser la saisonnalité et de rendre possible la reproduction en dehors de la saison sexuelle naturelle. Ce traitement consiste à soumettre les animaux à une alternance de jours longs (16 heures de lumière continue) et de jours courts (8 à 12 heures de lumière continue). Le traitement lumineux classique alterne 90 jours longs consécutifs et 60 jours courts, à l'issue desquels les femelles présentent des ovulations. Il est important que les mâles et les femelles reçoivent le même traitement afin qu'ils soient sexuellement actifs au moment de la reproduction.

Pour créer un jour long, le bâtiment doit être équipé d'un système d'éclairage fournissant 200 lux au niveau des yeux des animaux. Pendant les jours courts, on peut profiter des jours naturels, lorsque la durée du jour ne dépasse pas 12h. Si les horaires d'éclairage du bâtiment ou les jours naturels dépassent les 12h, il faut recourir aux implants de mélatonine (hormone sécrétée pendant la nuit qui permet à l'animal de mesurer la durée du jour). Le traitement lumineux doit être organisé un an à l'avance.

Différentes stratégies sont possibles pour faire évoluer sa courbe de production. Avancer la reproduction, la retarder ou avoir recours à la lactation longue, impactera la fertilité et la production laitière. Il est important d'anticiper ce changement avec votre conseiller reproduction.

Intervenants : Alice Fatet, Karine Boissard et Maria-Teresa Pellicer-Rubio (Inra), Lisa Johnson (Genoé), Fabrice Bidan (Institut de l'Élevage), Mathilde Tuauden (Touraine conseil élevage), Jean-Luc Bonné (Capgènes)